

maison et là, se livrer à des propos point toujours charitables sur le compte de leurs co-invités.

Pendant ce temps, les dames restées seules où à peu près, sont à se demander pourquoi ces messieurs ne leur font pas le plaisir de converser, ou de faire de la musique, ou autre chose de sensé, après la sauterie.

Le véritable pourquoi de cette absence mesdames, je vais vous le dire en deux mots : ils ne savent pas vous apprécier à votre juste valeur, j'ajouterai même qu'ils se sentent inférieurs à vous.

Voyons un peu si j'ai raison. La plupart d'entre vous, mesdames, je puis même dire toutes, avez reçu votre éducation dans nos couvents de religieuses, de ces femmes admirables devant lesquelles nous nous découvrons avec respect ; après vos années de classes, vous êtes passées dans le monde pour y prendre votre place ; vous vous attendiez n'est-ce pas, à y rencontrer sous le toit paternel, dans la société, des jeunes gens capables de comprendre toutes les délicatesses de votre cœur, tous les charmes de votre esprit ; laborieux, instruits et aimant l'étude ; recherchant la vérité avec ardeur, admirant avec enthousiasme tout ce qui est vraiment beau et bon, faisant de louables efforts pour mettre à profit les leçons de leurs plus jeunes années, à la fois bons chrétiens et bons cityons, sachant faire dans l'occasion au plaisir sa part légitime ? dites-le moi, qui donc avez-vous rencontré très-souvent ?—Je sais bien, que vous qui m'écoutez avez su discerner le bon grain d'avec le mauvais ; je sais bien que vous avez pris la bonne part, mais hélas ! pour beaucoup d'autres, quelle catastrophe d'illusions brisées, de rêves de bonheur envolés !

A voir nos jeunes gens, se livrer avec tant d'ardeur aux plaisirs bruyants et futiles, on se dit qu'ils sont pris de la grande maladie de notre siècle ; l'ennui !—J'ouvre ici une parenthèse pour vous déclarer, Mesdames et Messieurs, que tout ce que je viens de dire, n'est pas à l'adresse de toute notre jeunesse, ce serait pousser trop loin la misanthropie. Il y a de nombreuses et d'heureuses exceptions. Il y a parmi nous d'excellents jeunes hommes qui comprennent que le temps est arrivé de réagir plus que jamais contre les funestes tendances de la jeunesse et contre les mauvais plis qu'elle prend sans s'en douter.

Je disais donc que les jeunes gens étaient pris de la maladie caractéristique de notre siècle : l'ennui.

Au lieu de chercher un remède à ce mal dans des occupations utiles, au milieu d'une société qui leur tend les bras, la plus charmante qui se puisse imaginer, celle de la famille, ils cherchent à s'abrutir, passez-moi le mot, dans un milieu égoïste, où les mœurs ne font que s'endurcir : le club, la buvette ou l'opéra à dix sous.

Si parfois, ils restent à la maison, ce qui leur arrive d'ordinaire lors-